

Basile et Castor

Ça avait commencé comme ça : Il avait pris son vélo, comme tous les matins pour aller chez P'tit Louis boire son blanc, mais les gendarmes l'avaient arrêté et lui avaient parlé comme à un gosse : « Faut pas sortir Basile, faut rester chez toi, si tu sors, c'est seulement pour acheter à manger, t'as pas l'droit de te balader, c'est dangereux, tu risques de tuer des gens. » Il s'était dit : « Qu'est-ce qu'ils racontent ces cons là, j'suis chez moi ici, j'fais c'que j'veux », mais en fait il y avait des barrières partout et des mecs en uniforme aux endroits les plus improbables ! Un jour, il en avait même rencontré un, au pied d'un muret, en plein milieu des champs de patates, sur la route déserte, comme tombé du ciel ! Il s'était fait menacer d'amende, de prison peut être ? Il n'avait pas tout compris. Après, il avait croisé des copains, l'air tout effaré, qui se détournaient dès qu'il s'approchait. Alors il avait allumé son vieux transistor, et écouté de drôles de nouvelles. Une épidémie mondiale comme dans un film de science fiction, et une voix qui répétait « restez chez vous », dame, l'avait jamais vu ça ! Il ne fallait pas beaucoup pousser Basile pour un confinement radical. C'était un maraîchin habitué à la nature, il avait tout pour vivre en autarcie. Il avait donc fermé la barrière menant à sa bourrine et avait décidé de rester chez lui avec son accordéon, sa réserve d'eau de vie, ses conserves maison et ses salaisons. Pour la soupe, il lui restait quelques patates et les orties, y'en avait plein partout et aussi des asperges sauvages, vraiment précoces cette année. Il commença une nouvelle vie : Quand la marée était bonne, il allait ramasser des berniques pour son « ragout d'jambe », des huitres sauvages, des bigorneaux. Il se cachait quand il voyait un uniforme. Son coup de blanc du matin chez P'tit Louis lui manquait bien un peu, tout comme le « Casse Poï » de l'après-midi quand il retrouvait ses copains sur leur banc, face à la mer, pour refaire le monde, dégoïser et défaire les réputations. Mais il s'y était habitué. Pendant près de trois mois, il avait été seul, vraiment seul.

Enfin non, pas vraiment seul finalement. Jour après jour tout avait changé. Au vrombissement lointain des voitures avait succédé un silence doux et volumineux comme un édredon en hiver. L'herbe s'était mise à repousser sur le chemin auparavant emprunté par les vélos et, sur les bords des étiers, le tapis était dru, d'un vert presque provoquant, marbré

par les dorures de la moutarde sauvage. Les colverts commençaient leurs parades nuptiales sans aucune pudeur et les canes se dandinaient en préparant leur nid. Les crottes de lapins s'épalaient jusque devant sa porte et une famille de hérissons trottaient chaque soir dans son jardin. Les matins étaient encore frais et humides, mais dès qu'il était réveillé, il sortait fumer sa pipe et il observait, il écoutait, les hululements lointains de la chouette effraie qui rentrait de chasse, le glougloulement des ragondins dans les roseaux ; il s'accroupissait devant le bossis pour observer, au travers de l'herbe grasse, les poules d'eau, les canards, les hérons cendrés. Une immense joie l'envahissait alors et c'est tout doucement qu'il rentrait faire bouillir son eau où il jetterait quelques feuilles de menthe séchée. Râblé, costaud, toujours vêtu de sa salopette bleue comme lui hors d'âge, Basile, en bon gars du marais, aimait la campagne. Mais il savourait ce printemps 2020 d'une manière toute différente, comme si les humains avaient disparu et que la nature, enfin soulagée, explosait de gratitude. Il se régala.

Un matin, il avait remarqué, un canard tout ébouriffé, probablement attaqué par un renard pendant la nuit. Il avait l'air bien mal en point le pauvre, ... il tremblait, et son aile gauche pendait lamentablement. Basile avait réussi à l'attraper, il l'avait installé avec de la paille dans un cageot et l'avait nourri, avec des vieux grains de maïs écrasés, des escargots et des limaces. Au début il l'obligeait à ouvrir le bec, il le gavait, puis il lui donnait de l'eau avec un bout de tuyau. Quelques jours plus tard, le canard se mit à ouvrir grand le bec, dès que Basile s'approchait. Ce canard-là, il n'était pas comme les autres, c'était comme s'il parlait, et même, des fois, il rigolait, Basile en était sûr, il se fendait le bec. Basile l'avait appelé Castor, allez savoir pourquoi. Il lui parlait, lui racontait des histoires, lui lisait à voix haute des poésies de son vieux livre d'école. Un matin, Basile l'avait vu sortir de sa caisse, et toute la journée il était resté à tourner dans la bourrine. C'est en tremblant que Basile lui avait ouvert la porte, à moitié chaviré à l'idée qu'il s'en aille pour toujours, mais Castor était resté dans les alentours, trop attaché qu'il était à sa bonne pâtée quotidienne. Quand son père nourricier s'éloignait pour cueillir des pissenlits, de la tétragone, des nombrils de vénus ou de la mâche sauvage, Castor suivait, à quelques mètres, bavardant et rigolant, cancanant comme une vieille commère et je vous assure qu'ils s'en racontaient des vertes et des pas mûres ... Et puis les jours s'étaient encore allongés, le maceron avait grainé, les fleurs de

Valériane et d'acanthés s'épanouissaient le long des vieux murs, l'air vibrat d'insectes et les martinets traçaient de longues boucles dans le ciel. L'été approchait.

Basile commençait à penser à son sel quand un matin, il vit un uniforme dépasser des hautes tiges et venir à sa rencontre. « Hé, ho, Basile, c'est fini mon vieux, tu vas pouvoir t'occuper de ton marais salant et vendre ta fleur cet été. P'tit Louis a rouvert, tes copains t'attendent ! Le confinement c'est fini, tu comprends ? » Le soleil était déjà haut quand il prit son ételle et sa lousse à ponter. Ainsi, l'épidémie était terminée, c'est ce que le gendarme lui avait expliqué, et il pouvait enfin sortir. Il avait pris un sacré retard sur les travaux de printemps, le marais étaient encore en eau, pas sûr d'avoir le temps de le remettre en état pour récolter cet été, mais bon, fallait bien essayer. Perdu dans ses ruminations, Basile ne pensait plus au ruban de bitume qu'il fallait traverser pour aller sur son marais salant. Le bruit d'une camionnette arrivant à grande vitesse le surprit presque autant que Castor qui, dans une volée de plumes, fut projeté dans le fossé. Blanc de peur, Basile jeta ses outils pour sauter dans l'eau saumâtre. Castor ne revint qu'au soir, silencieux, épuisé, presque autant que Basile qui l'avait cherché toute la journée dans les étiers.

Durant l'été les services sanitaires furent avertis par des touristes, qu'un foyer viral persistait dans le marais. Au détour d'un chemin creux, une grande palissade de bois avait été construite, interdisant le passage. Sur un écriteau on pouvait lire :

« ATTENTION DANGER ... Chasseurs et promeneurs, allez ailleurs :

Épidémie très contagieuse, les canards sont confits-nés ! »